



BERNARDO STORACE

IN MODO PASTORALE

Marouan MANKAR-BENNIS

CLAVECIN & ORGUE





BERNARDO STORACE [ca.1637 - ca.1707]

IN MODO PASTORALE

Marouan MANKAR-BENNIS CLAVECIN & ORGUE

Avec la participation de

Arnaud CARRON DE LA CARRIÈRE PERCUSSIONS

Arabella CORTESE RÉCITANTE

Jean-Pascal LAMAND MURMURES SICILIENS

- | | |
|--|---------|
| 1 – <i>Pastorale</i> | ▶ 7'26 |
| 2 – <i>Capriccio sopra Ruggiero (**)</i> | ▶ 7'49 |
| 3 – <i>Ciaccona (**)</i> | ▶ 5'54 |
| 4 – <i>Recercar (*)</i> | ▶ 6'21 |
| 5 – <i>Bergamasca (improvisations)</i> | ▶ 1'45 |
| 6 – <i>Toccata e Canzon (*)</i> | ▶ 4'05 |
| 7 – <i>Passaggli sopra Fe (*)</i> | ▶ 5'33 |
| 8 – <i>Ballo della Battaglia</i> | ▶ 2'19 |
| 9 – <i>Recercar di legature (**)</i> | ▶ 3'58 |
| 10 – <i>Follia</i> | ▶ 5'07 |
| 11 – <i>Monica (*)</i> | ▶ 9'18 |
| 12 – <i>Trombetta (improvisations)</i> | ▶ 1'34 |
| 13 – <i>Passaggli in Modo Pastorale (**)</i> | ▶ 11'06 |
| 14 – <i>Passaggli sopra la (extraits)</i> | ▶ 5'39 |

Orgue historique espagnol Buenafuente del Sistol (1768), restauré par l'atelier des frères Desmottes en 2014, Église Saint-Éloi de Fresnes

Clavecín italien d'après Giusti, 1681 par Sean Rawnsley, 2001 (*)

Épinette italienne d'après un instrument anonyme, 1626 Museum der Universität Leipzig par Jean-François Brun, 2016 (**)

IN MODO PASTORALE

« C'est, dans une époque où l'on dit l'art et la science étouffés par la politique, une expédition d'art et de science que nous allons tenter (...) Nous allons visiter la Corse, la Sardaigne, l'Italie, la Sicile... La publication marchera presque simultanément avec le voyage. Chaque bouffée de vent qui soufflera vers la France emportera quelques-unes de nos pages, écrites sur la terre même qui les aura inspirées, tout empreintes de la couleur locale, toutes chaudes de l'impression du moment. »¹

C'est ce dessein enthousiaste et riche de promesses qui m'a conduit à imaginer ce carnet de croquis musical et livresque autour d'un périple en Sicile. Pourtant, je ne m'y suis jamais rendu et les souvenirs relatés sur les différentes plages du présent enregistrement ne sont que pures inventions. Souvenirs d'un voyage certes immobile, conçu au printemps 2020 en plein confinement, mais abondamment nourris du regard que les écrivains-voyageurs des temps passés ou récents ont pu poser sur cette île propice aux récits, à la rêverie et aux légendes. Et, pour que le mensonge de mon excursion soit complet, il me fallait un complice, un faux témoin mais aussi vrai compagnon de route, une personnalité musicale incontournable du *Seicento* sicilien à la silhouette demeurée pourtant énigmatique, Bernardo Storace.

Les maigres indices sur sa vie sont ceux qu'il consent à nous livrer dans le frontispice de son unique opus pour le clavier publié à Venise, sans dédicace ni nom d'éditeur, en 1664 et qui le décrivent comme « Vice-maître de Chapelle du très illustre Sénat de la Noble et Exemplaire Ville de Messine ». Aucuns éléments sur ses dates de naissance et de décès nous sont parvenus, encore moins ceux relatifs à sa formation ou aux cercles qu'il aurait pu côtoyer. S'ajoute à cela le mystère lié au choix du lieu d'édition de son recueil. La Sérénissime était certes un centre important en la matière, mais faut-il croire que Storace était originaire de la région avant de s'implanter en Sicile ?

Ou voulait-il s'assurer par-là d'une diffusion à plus grande échelle de sa production insulaire ? Une intuition, ô combien heureuse, d'avoir su préserver une œuvre des vicissitudes du temps, quand on songe aux tragiques séismes qui ont maintes fois ébranlé la ville sicilienne. Toutes ces questions laissées en suspens ne font qu'augmenter l'extrême fascination qu'exerce sur nous la musique d'un compositeur à tout jamais sans visage et sans biographie, semblant vouloir s'effacer de lui-même et échapper à toute emprise chronologique comme pour mieux laisser transparaître le caractère atemporel et toujours vivace des airs traditionnels et des basses, obstinées jusqu'à l'épuisement, dont il tire sa géniale inspiration.

Outre une sélection des pièces du maître sicilien, j'ai inséré dans le programme de ce disque deux courtes improvisations personnelles, l'une sur une danse originaire du nord de l'Italie, *la Bergamasca*, et l'autre sur *la Trombetta*, parfois appelée *Girometta* d'après un chant tiré du folklore alpestre italien pour pousser la supercherie encore plus loin, et nous le faire croire toujours vivant, vieil organiste aveugle niché à sa tribune de campagne de qui mon dictaphone viendrait recueillir le précieux témoignage...

J'ai réuni pour tout bagage, une petite épinette rectangulaire, dont le rustique mécanisme égale sa grande poésie. C'est un instrument des rues, des foires enfantines mais capable aussi de déclamer les contrepoints les plus lugubres. J'y ai joint la copie d'un grand clavecin italien à deux registres égaux et à la sonorité ample pour figurer les bals, les musiques de palais baroques et les lamentos d'opéra. Leurs accords sacrifient les tierces pures en usage pour permettre les modulations éloignées dont se complait le compositeur dans certaines de ses passacailles les plus passionnées. Parfois accompagné de moult percussions de toutes matières et de toutes origines ainsi que d'un rossignol provençal en terre cuite, le merveilleux orgue historique espagnol qui, grâce aux soins admirables d'une association, séjourne depuis quelques années dans une église de banlieue parisienne, parachève avec délice mon épopée fictive. Ses registres francs, ses tierces d'une pureté implacable, son jeu en *chamade* surtout, en font un instrument d'une sauvagerie bouleversante comme peuvent l'être les cornemuses siciliennes.

Dans cet herbier sonore que je m’amuse à déguiser en collectage patrimonial, figurent également les murmures de la vie réelle : radio, marché, fêtes votives, motos... en guise de préludes aux œuvres citées. Tout en entretenant le mythe de mon périple, j’ai souhaité qu’ils puissent inscrire ces dernières dans le paysage et les décors qu’elles ont su m’évoquer. Enfin, cette invitation au voyage trouve un prolongement dans le petit corpus de textes qui suit. J’ai beaucoup cohabité avec leurs auteurs et ne saurais désormais départir lesquels ont précédé et inspiré le projet discographique de ceux qui sont venus conforter a posteriori l’évasion musicale. Les époques s’y confondent, la guitare s’est substituée à l’épinette comme la tarentelle romantique de Dumas ou la valse du Guépard aux chaconnes et passacailles originelles mais le pouvoir d’envoûtement reste le même.

Ainsi donc, guidé par la contrainte, le voyage que l’on fait seul dans sa chambre peut être aussi fécond que la plus lointaine expédition. Mais combien grande, cher auditeur, est sa valeur quand les émotions qu’il suscite sont partagées par le cœur de celui qui les écoute.

Marouan MANKAR-BENNIS,
à Pantin, février 2022

PASTORALE

« *Quanno nascette Ninno a Betlemme,
Era notte, pareva miezojuorno* »²

J’ai remarqué seulement à Rome une musique instrumentale populaire que je penche fort à regarder comme un reste de l’antiquité : je veux parler des *pifferari*. On appelle ainsi des musiciens ambulants, qui, aux approches de Noël, descendent des montagnes par groupes de quatre ou cinq, et viennent, armés de musettes et de pifferi, sorte de hautbois, donner de pieux concerts devant les images de la madone. Ils sont, pour l’ordinaire, couverts d’amples manteaux de drap brun, portent le chapeau pointu dont se coiffent les brigands, et tout leur extérieur est empreint d’une certaine sauvagerie mystique pleine d’originalité. J’ai passé des heures entières à les contempler dans les rues de Rome, la tête légèrement penchée sur l’épaule, les yeux brillants de la foi la plus vive, fixant un regard de pieux amour sur la sainte madone, presque aussi immobiles que l’image qu’ils adoraient. La musette, secondée d’un grand *piffero* soufflant la basse, fait entendre une harmonie de deux ou trois notes, sur laquelle un *piffero* de moyenne longueur exécute la mélodie ; puis, au-dessus de tout cela, deux petits *pifferi* très courts, joués par des enfants de douze à quinze ans, tremblotent trilles et cadences, et inondent la rustique chanson d’une pluie de bizarres ornements. Après de gais et réjouissants refrains, fort longtemps répétés, une prière lente, grave, d’une onction toute patriarcale, vient dignement terminer la naïve symphonie. (...) De près, le son est si fort qu’on peut à peine le supporter ; mais à un certain éloignement, ce singulier orchestre produit un effet auquel peu de personnes restent insensibles.

Hector Berlioz, *Mémoires*, chap. 39, éd.1870



² Noël traditionnel sicilien

CAPRICCIO SOPRA RUGGIERO

« *Ruggier, qual sempre fui, tal esser voglio
fin alla morte, e più, se più si puote* »³

Des hangars éclairés par des quinquets rudimentaires abritaient les spectacles. Les familles avec leur remuante marmaille venaient s'asseoir sur des bancs sans dossier et suivre avec une anxiété trépidante – tout en mangeant des *companatici* (simples tartines de pain frottées d'huile d'olive et du jus de tomate, relevées dans les bons jours d'un anchois) – les exploits des paladins de Charlemagne. J'ai vu encore de ces vaillants ferrailleurs, harnachés de pied en cap, défier les guerriers sarrasins et leur faire sauter la tête d'un seul coup de rapière. Chaque soirée présentait un nouvel épisode de ces combats frénétiques, accompagnés d'un commentaire déclamé, à voix rauque et emphatique, par le *puparo* survolté. (...) Roland, Renaud, Roger, Astolphe, Bradamante, la belle Angélique, Rodomont, Ganelon le félon, tous les personnages de l'Arioste et du Tasse étaient reproduits en taille réelle, revêtus de cuirasses et coiffés de casques étincelants d'où jaillissait l'aigrette colorée d'un panache. (...) Mères en pleurs, sorcières en transes, défunts dont l'âme qui s'envole est figurée par une marionnette plus petite qui s'élance verticale de leur bouche ..., on ne plaisait pas en Sicile, récréation et tragédie vont de pair, on exorcise la peur de la mort par la mise en scène de duels, de combats, de tueries. (...) Des marionnettes, oui, non des pantins ni des fantoches.

Dominique Fernandez, *Le Radeau de la Gorgone*, 1988

© Editions Grasset

CIACCONA

Antonio était le ménestrier de l'équipage. Il chantait la tarentelle avec une perfection et un entrain qui ne manquaient jamais leur effet. Parfois nous étions assis, les uns sur le tillac, les autres sur l'entrepont ; la conversation languissait, et nous gardions le silence : tout à coup Antonio commençait cet air électrique qui est pour le Napolitain et le Sicilien, ce que le ranz des vaches est pour le Suisse. Filippo avançait gravement hors de l'écoutille la moitié

de son corps et accompagnait le virtuose en sifflant. Alors Pietro commençait à battre la mesure en balançant sa tête à droite ou à gauche, et en faisant claquer ses pouces comme des castagnettes. Mais à la cinquième ou sixième mesure, l'air magique opérait ; une agitation visible s'emparait de Pietro, tout son corps se mettait en mouvement comme avaient fait d'abord ses mains ; il se soulevait sur un genou, puis sur les deux, puis se redressait tout à fait. Alors, et pendant quelques instants encore, il se balançait de droite à gauche, mais sans quitter la terre ; ensuite, comme si le plancher du bâtiment se fût échauffé graduellement, il levait un pied, puis l'autre ; et enfin, jetant un de ces petits cris que nous avons indiqué comme l'expression de sa joie, il commençait la fameuse danse nationale par un mouvement lent et uniforme d'abord, mais qui s'accélérait toujours, pressé par la musique se terminait par une espèce de gigue effrénée ne prenant fin que lorsque le danseur épuisé tombait sans force, après un dernier entrechat dans lequel se résumait toute la scène chorégraphique.

Alexandre Dumas, *Le Capitaine Arena*, 1842

RECERCAR

« *Intendami chi può, che m'intend'io* »⁴

Le premier que nous rencontrâmes était un jeune homme de 26 ou 28 ans, nommé Lucca. Sa folie était des plus poétiques : tantôt il se croyait Le Tasse, tantôt Shakespeare, tantôt Chateaubriand. Ce jour-là il s'était décidé pour Dante, et suivant une allée, un crayon et du papier à la main, il composait son 33^e chant de l'Enfer. Je m'approchai de lui par derrière, il en était à l'épisode d'Ugolin ; mais sans doute la mémoire lui manquait, car deux ou trois fois il répéta en se frappant le front : *La bocca sollevo dal fiero pasto...* mais sans pouvoir aller plus loin. Je pensai que c'était un excellent moyen de me mettre dans ses bonnes grâces que de lui souffler les premiers mots du vers suivant et, comme il se frappait la tête de nouveau en signe de détresse, j'ajoutai *Quel peccator forbendola*.

- Ah ! merci, s'écria-t-il, merci ; sans vous je sentais toutes mes idées qui se brouillaient, et je crois que j'allais devenir fou. (...) [Savez-vous que] j'ai trouvé un moyen de ressusciter toutes les fois que je suis mort ? (...) Rien de plus facile : au moment de mourir je recommande

³ « Roger, telle que je fus, je veux rester jusqu'à la mort, et plus, si c'est possible », Lettre de Bradamante au chevalier Roger au Chant XLIV, 61 du *Roland Furieux* de l'Arioste et qui aurait servi d'incipit à la mélodie du *Ruggiero*

⁴ « Me comprenne qui peut, moi je me comprends » vers emprunté à Pétrarque et qui accompagne le *Ricercar* « *Con obbligo di Cantare la Quinta Parte* » de Frescobaldi (*Fiori Musicali*, Rome, 1635)

qu'on creuse ma fosse bien profonde, bien profonde ; vous savez que le centre de la terre est un immense lac ? (...) Or, l'eau ronge toujours, comme vous savez ; l'eau ronge, ronge, ronge, jusqu'à ce qu'elle arrive à moi ; alors elle m'emporte jusqu'à la mer. Arrivé au fond de la mer, je me couche, les deux talons appuyés à deux branches de corail. Le corail pousse ; car, comme vous le savez, le corail est une plante ; il pousse, pousse, pousse, passe dans les veines et fait le sang ; alors il monte toujours, monte, monte, monte, et quand il arrive au coeur je ressuscite (...).

Le baron vint à moi.

- J'ai interrompu votre conversation avec ce pauvre Lucca me dit-il, car je ne permets pas qu'il se perde dans ses systèmes métaphysiques. Les fous métaphysiciens sont les plus difficiles à guérir, en ce qu'on ne peut pas dire où la raison finit, où la folie commence.

Alexandre Dumas, *Le Speronare*, 1842

BERGAMASCA

San Cataldo, 14 août. Des branches de pin sèches, des bûches, des troncs entiers sont arrachés de la dune et apportés sur le rivage. Ça et là on dresse des bûchers, en commençant par creuser un trou rond dans le sable. Puis on appuie l'une sur l'autre le plus grosses branches, plantées tout autour du trou et réunies en faisceau au sommet. A l'intérieur de la hutte ainsi obtenue, ils entassent des feuillages, du menu bois à brûler. Quelle cérémonie préparent-ils avec application et un sérieux si différent de leur débraillé ordinaire ? (...) Dès onze heures, la population tout entière s'est déversée sur la plage. La lune, à moitié pleine, brille sur la mer étale. Les premiers feux sont allumés. Les flammes éclairent à contre-jour des milliers d'ombres luisantes. Chaque tribu a construit son bûcher, haut de plusieurs mètres. Les uns continuent à jeter des branches et à consolider l'échafaudage ; d'autres contemplent accroupis ; certains se mettent à faire des rondes et à frapper dans leurs mains. (...) De rauques chants monotones, des mélodies s'élèvent, interrompus par des applaudissements lorsqu'une langue de feu grimpe soudain en haut d'un mât et projette une gerbe d'étincelles. A minuit, la jeunesse se précipite dans la mer ; non pour nager, mais pour s'asperger d'eau fraîche et se laver, selon un rituel d'ablution qui nous rappelle les pratiques des Indiens dans le Gange. Les corps qui paraissaient à la lumière du soleil si difformes, si avilis, redeviennent sveltes à la lueur tremblante des flammes. Les ténèbres escamotent les papiers gras et les écorces de pastèques, l'ordre cosmique étend son manteau compatissant

sur la trivialité du quotidien. Il semble que la nuit, la lune, le battement sourd du reflux, la réserve et la dignité de ces réjouissances opèrent comme une rédemption sur la foule purifiée. (...) Pourquoi ces rites ont-ils lieu la nuit du 15 août ? Cette fête du feu, de la mer, de la jeunesse, a-t-elle le moindre rapport avec l'assomption de la Sainte Vierge ? Si on ne m'avait dit que cette coutume remonte à une époque immémoriale, je penserais que la Sicile se purge en une fois de ses noces impures avec l'été.

Dominique Fernandez, *op.cit.*

TOCCATA...

On attend le lever du soleil qui apparaît derrière les côtes de la Calabre. Elles jettent au loin leur ombre sur la mer, jusqu'au pied de l'Etna, dont la silhouette sombre et démesurée couvre la Sicile entière de son immense triangle, qui s'efface à mesure que l'astre se lève. On découvre l'Italie au nord et les îles Lipari, dont les deux volcans semblent saluer leur père.

Guy de Maupassant, *La Vie Errante*, 1890

En tout autre lieu du monde, cette manière de voyager nous eût paru insupportable ; mais, sur cette magnifique mer Tyrrhénienne, sous ce ciel éclatant, en vue de toutes ces îles, de tous ces promontoires, de tous ces caps aux doux noms, la traversée, au contraire, devenait une longue et douce rêverie. (...) C'étaient là les douces heures du voyage, celles où nous rêvions sans penser, celles où le souvenir du pays éloigné et des amis absents nous revenait en la mémoire, comme ces nuages à forme humaine qui glissent doucement sur un ciel d'azur, changeant d'aspect, se composant, se décomposant et se recomposant vingt fois en une heure. Les heures glissaient alors sans qu'on ne sentît ni le toucher ni le bruit de leurs ailes, puis le soir arrivait nous ne savions comment ; allumant une à une ses étoiles dans l'Orient assombri, tandis que l'Occident, éteignant peu à peu le soleil, roulait des flots d'or, et passait par toutes les couleurs du prisme, depuis le pourpre ardent jusqu'au vert clair.

...E CANZON

De temps en temps, nos matelots, pour se dissimuler à eux-mêmes la fatigue de l'exercice auquel le calme les contraignait, chantaient en chœur une chanson en patois sicilien, dont la mesure, comme réglée sur le mouvement de la rame, semblait s'incliner et se relever avec eux. Ce chant avait quelque chose de doux et de monotone, qui s'accordait admirablement avec le léger ennui que, dans son impatience d'atteindre l'avenir et de franchir l'espace,

l'homme éprouve chaque fois que le mouvement qui l'emporte n'est point en harmonie avec la rapidité de sa pensée. Aussi ce chant avait-il un charme tout particulier pour moi. C'est qu'il était parfaitement d'accord avec la situation ; c'est qu'il allait au paysage, aux hommes, aux choses ; c'est qu'il était pour ainsi dire une émanation mélodieuse de l'âme, dans laquelle l'entraînait pour rien ; quelques chose comme un parfum ou comme une vapeur qui, flottant au-dessus d'une vallée ou s'élevant aux flancs d'une montagne, complète le paysage au milieu duquel on se trouve, et va éveiller un sens endormi, qui croyait n'avoir rien à faire dans tout cela, et se trouve au contraire tout à coup charmé au point de croire que cette fête de la nature est pour lui seul et de s'en regarder comme le roi.

Alexandre Dumas, *op.cit.*

PASSAGAGLI SOPRA FE

Le bal commença avec cette frénésie toute particulière aux Siciliens ; chez eux tous les sentiments sont portés à l'excès : ce qui chez les autres peuples n'est qu'un plaisir est chez eux une passion ; les deux nouveaux époux donnaient l'exemple, et chacun paraissait heureux de leur bonheur. A minuit deux masques entrèrent vêtus de costumes de paysans siciliens, et portant entre leurs bras un mannequin vêtu d'une longue robe noire et ayant la forme d'un homme. Ce mannequin était masqué comme eux et portait sur la poitrine le mot *tristizia* brodé en argent, dans ce doux patois sicilien, qui renchérit encore en velouté sur la langue italienne.

Les deux masques entrèrent gravement, déposèrent le mannequin sur une ottomane, et se mirent à faire autour de lui des lamentations comme on a l'habitude d'en faire près des morts qu'on va ensevelir. Dès lors l'intention était frappante : après une année de douleur s'ouvrait pour les deux familles un avenir de joie, et les masques faisaient allusion à cette douleur passée et à cet avenir en portant la *tristesse en terre*. Quoique peut-être on eût pu choisir quelque allégorie de meilleur goût que celle-là, les nouveaux venus n'en furent pas moins gracieusement accueillis par le maître de la maison ; et toutes danses cessant à l'instant même, on se réunit autour d'eux pour ne rien perdre au spectacle à la fois funèbre et comique dont ils étaient si inopinément venus réjouir la société. Alors les masques, se voyant l'objet de l'attention générale, commencèrent une pantomime expressive, mêlée à la fois de plaintes et de danses. De temps en temps ils interrompaient leurs pas pour s'approcher du mannequin de la Tristesse et pour essayer de le réveiller en le secouant ; mais voyant

que rien ne pouvait le tirer de sa léthargie, ils reprenaient leur danse, qui de moment en moment prenait un caractère plus sombre et plus funèbre. C'étaient des figures inconnues, des cadences lentes, des tournolements prolongés, le tout exécuté sur un chant triste et monotone qui commença à faire passer dans le cœur des assistants une terreur secrète qui finit par se répandre dans toute la salle et devenir générale.

Dans un moment de silence, où le chant venait de cesser et où les assistants écoutaient encore, une corde de la harpe se brisa avec ce frémissement sec et clair qui va au cœur. La jeune mariée poussa un faible cri. On sait que cet accident est généralement regardé comme un présage de mort.

Alexandre Dumas, *op.cit.*

BALLO DELLA BATTAGLIA

« Je suis le fameux Mignolet

Général des Espagnols.

Quand je marche la terre tremble.

C'est moi qui conduis le soleil

Et je ne crois pas qu'en ce monde

On puisse trouver mon pareil.

Les murailles de mon palais

Sont bâties des os des Anglais.

Toutes mes salles sont dallées

Des têtes de sergents d'armées

Que dans les combats j'ai tués. »⁵

Voilà, voilà Polichinelle ! le grand, le vrai, l'unique Polichinelle ! Il ne paraît pas encore et vous le voyez déjà. Vous le reconnaissez à son rire fantastique, inextinguible comme celui des dieux. Il ne paraît pas encore, mais il susurre, il siffle, il bourdonne, il babille, il crie, il parle de cette voix qui n'est pas une voix d'homme, de cet accent qui n'est pas pris dans les organes de l'homme et qui annonce quelque chose de supérieur à l'homme, Polichinelle par exemple. Il s'élançait en riant, il tombe, il se relève, il se promène, il gambade, il saute, il se débat, il gesticule, il retombe démantibulé contre le châssis qui résonne de sa chute.

Charles Nodier, *Polichinelle in Paris ou le Livre des Cents-et-Uns*, 1841

⁵ Chanson de Polichinelle, France, XVII^{ème} siècle

RECERCAR DI LEGATURE

A la porte d'un petit couvent d'aspect modeste, un vieux capucin en robe brune me reçoit et il me précède sans dire un mot, sachant bien ce que veulent voir les étrangers qui viennent en ce lieu. Nous traversons une pauvre chapelle et nous descendons lentement un large escalier de pierre. Et tout à coup, j'aperçois devant nous une immense galerie, large et haute, dont les murs portent tout un peuple de squelettes habillés d'une façon bizarre et grotesque. Les uns sont pendus en l'air côte à côte, les autres couchés sur cinq tablettes de pierre, superposées depuis le sol jusqu'au plafond. Une ligne de mort est debout par terre, une ligne compacte, dont les têtes affreuses semblent parler. (...) Celles-ci regardent en l'air de leurs yeux vides, celles-là en bas ; en voici qui semblent rire atrocement, en voilà qui sont tordues par la douleur, toutes paraissent affolées par une épouvante surhumaine.

Et ils sont vêtus, ces morts, ces pauvres morts hideux et ridicules, vêtus par leur famille qui les a tirés du cercueil pour leur faire prendre place dans cette effroyable assemblée. Ils ont, presque tous, des espèces de robes noires dont le capuchon parfois est ramené sur la tête. Mais il en est qu'on a voulu habiller plus somptueusement et le misérable squelette, coiffé d'un bonnet grec à broderies et enveloppé d'une robe de chambre de rentier riche, étendu sur le dos, semble dormir d'un sommeil terrifiant et comique.

Voici donc un homme, ce qui était un homme, il y a huit ans ? Cela vivait, riait, parlait, mangeait, buvait, était plein de joie et d'espoir. Et le voilà ! Devant cette double ligne d'êtres innombrables, des cercueils et des caisses sont entassés, des cercueils de luxe en bois noir, avec des ornements de cuivre et de petits carreaux pour voir dedans. On croirait que ce sont des malles, des valises de sauvages achetées en quelque bazar par ceux qui partent pour le grand voyage, comme on aurait dit autrefois.

Voici les jeunes filles, les hideuses jeunes filles, en leur parure blanche, portant autour du front une couronne de métal, symbole de l'innocence. On dirait des vieilles, très vieilles, tant elles grimacent. Elles ont seize ans ; dix-huit ans, vingt ans. Quelle horreur !

Mais nous arrivons dans une galerie pleine de petits cercueils de verre – ce sont les enfants. Les os, à peine durs, n'ont pas pu résister. Et on ne sait pas bien ce qu'on voit, tant ils sont déformés, écrasés et affreux, les misérables gamins. Mais les larmes vous montent aux yeux, car les mères les ont vêtus avec les petits costumes qu'ils portaient aux derniers jours de leur vie. Et elles viennent les revoir ainsi, leurs enfants !

Guy de Maupassant, *op.cit.*

FOLLIA

Mon cher poète, dit vivement le baron interrompant notre conversation, est-ce que vous ne serez pas assez bon pour jouer une contredanse à ces pauvres gens ?

- Si fait, mon cher baron, reprit Lucca en prenant le violon que lui présentait le baron Pisani, et en le mettant d'accord si fait. Où sont-ils, où sont-ils ? Et il monta sur une chaise, comme ont l'habitude de faire les ménestriers.

- Maestro, dit le baron en appelant Gaetano qui accourut avec sa guitare ; maestro, une contredanse.

- Oui, Majesté, répondit Gaetano en montant sur une chaise voisine de celle de Lucca, et en lui donnant le la.

Et tous deux se mirent à jouer une contredanse.

Aussitôt de tous les coins du jardin accoururent, dans les costumes les plus étranges, une douzaine de fous, hommes et femmes, parmi lesquels je reconnus au premier coup d'œil le fils de l'empereur de la Chine et le prétendu mort. Le premier avait sur la tête une magnifique couronne de papier doré ; l'autre était enveloppé d'un grand drap blanc et marchait d'un pas grave et posé, comme il convient à un fantôme : les autres étaient le fou mélancolique qui venait visiblement à regret, et que de temps en temps étaient obligés de pousser deux gardiens ; une femme qui se croyait sainte Thérèse et qui avait des extases, puis enfin une jeune femme de vingt à vingt et un ans, dont on pouvait sous les traits flétris deviner la beauté première : elle aussi venait péniblement, et plutôt traînée que conduite par une femme qui paraissait chargée de sa garde ; enfin elle se mit en place comme les autres, et la contredanse commença.

Contredanse étrange, où chaque acteur semblait obéir mécaniquement à la pression de quelque ressort secret qui le mettait en mouvement, tandis que son esprit suivait la pente où l'entraînait la folie ; quadrille joyeux en apparence, sombre en réalité, où tout était insensé, musique, musiciens et danseurs ; spectacle terrible à regarder, en ce qu'il laissait voir au plus profond de la faiblesse humaine. Je m'écartai un instant. J'avais peur de devenir fou moi-même.

Alexandre Dumas, *op.cit.*

MONICA

« *Madre, non mi far Monaca* »⁶

<i>Une jeune fillette</i>	(...)	(...)
<i>De noble cœur,</i>	<i>Que ne m'a-t-on donnée</i>	<i>A Dieu vous dis mon père,</i>
<i>Plaisante et joliette</i>	<i>A mon loyal amy,</i>	<i>Ma mère et mes parens,</i>
<i>De grand' valeur,</i>	<i>Qui tant m'a désirée</i>	<i>Qui m'avez voulu faire</i>
<i>Outre son gré on l'a rendue</i>	<i>Aussi ay-je moy luy,</i>	<i>Nonnette en ce couvent,</i>
<i>nonnette</i>	<i>Toute la nuict me tiendrait</i>	<i>Où il n'y a point de</i>
<i>Cela point ne luy haicte</i>	<i>embrassée</i>	<i>resjouissance,</i>
<i>Donc vit en grand douleur.</i>	<i>Me disant sa pensée</i>	<i>Je vis en desplaisance</i>
	<i>Et moy la mienne à luy.</i>	<i>Je n'attens que la mort</i>
		(...).

Jehan Chardavoine, *Recueil des plus Belles et Excellentes Chansons*, 1576

TROMBETTA (GIROMETTA)

« *Pulcher et octonis iterum natalibus actis
signarat teneras dubia lanugine malas.* »⁷

Acis était ce jeune berger sicilien, très beau, dont Ovide et Théocrite racontent l'affreuse histoire. Aimé de la nymphe Galatée, le garçon de seize ans « dont un léger duvet ombrail à peine les joues délicates » suscita la haine du géant Polyphème, follement épris de la belle Néréide. Acis fut écrasé sous un rocher par le jaloux. Sept villages échelonnés sur la côte orientale au nord de Catane, perpétuent le souvenir de l'infortuné : Acireale, Aci San Antonio,

Aci Trezza, Aci Castello, Aci Patane, Aci Catena, Aci Santa Lucia. Pourquoi sept ? Parce que le Cyclope aurait découpé en sept morceaux le berger. Selon une autre légende, les cris d'horreur de Galatée surprenant son bien-aimé en bouillie se seraient répercutés en sept échos. Ulysse et ses compagnons passeraient bientôt sur ses côtes (...). Ayant bloqué avec une grosse pierre l'ancre à moutons où il l'avait enfermé avec ses compagnons, Polyphème dévorait deux de ceux-ci à chacun de ses repas, jusqu'à ce qu'Ulysse réussisse à enfoncer dans son œil unique un pieu rougi au feu. Tout aveugle qu'il était devenu, Polyphème caressa le dos de ses moutons pour s'assurer qu'aucun n'emportait les prisonniers restés dans la caverne ; mais Ulysse le Rusé s'était accroché au ventre des brebis et put s'échapper avec ses compagnons survivants et faire voile vers Stromboli ou le Dieu Eole, plus hospitalier, lui remit l'outre qui enfermait les vents dont il avait la charge... Dans cette partie de la Sicile, l'imprégnation de ces fables est si forte que chaque grotte entrevue, chaque mouton aperçu, chaque souffle de vent qui vous effleure le visage vous rappellent un épisode de l'épopée homérique.

Dominique Fernandez, *op.cit.*

PASSAGAGLI IN MODO PASTORALE

Personne ne ressemble moins à un Napolitain qu'un Sicilien. Dans le Napolitain du peuple on trouve toujours trois quarts de polichinelle. Il gesticule, s'agite, s'anime sans cause, s'exprime par les gestes autant que par nature, et il répond par des gentilleses aux compliments désagréables.

Mais, dans le Sicilien, on trouve déjà beaucoup de l'Arabe. Il en a la gravité d'allure, bien qu'il tienne de l'Italien une grande vivacité d'esprit. Son orgueil natal, son amour des titres, la nature de sa fierté et la physionomie même de son visage le rapprochent aussi davantage de l'Espagnol que de l'Italien. Mais, ce qui donne sans cesse, dès qu'on pose le pied en Sicile, l'impression profonde de l'Orient, c'est le timbre de voix, l'intonation nasale des crieurs des rues. On la retrouve partout, la note aiguë de l'Arabe, cette note qui semble descendre du front dans la gorge, tandis que, dans le Nord, elle monte de la poitrine à la bouche. Et la chanson traînante, monotone et douce, entendue en passant par la porte ouverte d'une maison, est bien la même, par le rythme et l'accent, que celle chantée par le cavalier vêtu de blanc qui guide les voyageurs à travers les grands espaces nus du désert.

Guy de Maupassant, *op.cit.*

⁶ Paroles associées à la mélodie originelle et qui trouvent leur équivalent français dans le texte mis en musique par Chardavoine

⁷ Ovide, *Les Métamorphoses*, livre XIII

PASSAGAGLI SOPRA LA

La salle de bal était toute d'or : lisse sur les corniches, tarabiscoté aux chambranles, damasquiné presque argenté (...) sur les portes et les volets qui fermaient les fenêtres et les annulaient conférant ainsi au décor une orgueilleuse signification d'écrin qui excluait toute référence à un extérieur indigne (...). Cette tonalité solaire, la jaspure de scintillements et d'ombres firent cependant souffrir le cœur de Don Fabrizio qui se tenait noir et raide dans l'embrasure d'une porte. Dans ce salon éminemment patricien des images champêtres lui venaient à l'esprit : le timbre chromatique était celui des emblavures à perte de vue autour de *Donnafugata*, extatiques, implorant la clémence sous la tyrannie du soleil. Dans ce salon, comme dans les fiefs à la mi-août, la récolte s'était achevée depuis longtemps, avait été emmagasinée ailleurs et, comme là, il n'en restait que le souvenir dans la couleur des chaumes ; brûlés d'ailleurs, et inutiles. La valse dont les notes traversaient l'air chaud ne lui semblait qu'une stylisation du passage incessant des vents qui font des arpèges de leur deuil sur les surfaces assoiffées, hier, aujourd'hui, demain, toujours, toujours, toujours. La foule de danseurs parmi lesquels il comptait tant de ses proches par la chair sinon par le cœur finit par lui sembler irréaliste, composée de cette matière dont sont tissés les souvenirs périssables, encore plus éphémère que celle qui nous trouble dans les rêves. Au plafond, les Dieux penchés sur leurs sièges dorés, regardaient en bas, souriant et inexorables comme le ciel d'été. Ils se croyaient éternels. Une bombe fabriquée à Pittsburgh, Penn., leur prouverait le contraire...

Giuseppe Tomasi di Lampedusa, *Il Gattopardo (Le Guépard)*, 1958

Traduction, J.P. Mangaro © Editions du Seuil



Marouan MANKAR-BENNIS

Claveciniste français d'origine italo-marocaine, Marouan Mankar Bennis s'initie jeune à la musique au conservatoire de Limoges puis se perfectionne auprès de la claveciniste Elisabeth Joyé qui sera pour lui une rencontre artistique déterminante. Il intègre ensuite le CNSM de Paris où il obtient les prix de clavecin et de basse-continue dans les classes d'Olivier Baumont de Blandine Rannou et de Kenneth Weiss. Il étudie en parallèle le clavicorde, l'orgue et le piano et complète sa formation au sein d'académies d'été où il suit l'enseignement de Bob van Asperen, Nicolau de Figueredo, Jos van Immerseel, ou encore Pierre Hantaï.

Sa double activité de concertiste et de chef de chant le conduit à travailler régulièrement avec Vincent Dumestre, directeur du Poème Harmonique avec lequel il se produit à Londres, New York, Bruxelles, Cracovie, Saint-Petersbourg, Vienne et Tokyo.

En récital, il est également invité tant au clavecin qu'au clavicorde ou au piano et grave un premier disque autour de l'œuvre pour clavecin de J.-F. Dandrieu pour le label L'Encelade salué par la critique.

En compagnie du baryton Marc Mauillon, il enregistre pour Harmonia Mundi le 1^{er} cycle des Leçons de ténèbres de Michel Lambert ainsi que les Suites pour Viole et basse-continue de François Couperin avec la gambiste Claire Gautrot chez L'Encelade.

En 2018, il fonde l'ensemble La Lyre d'Orphée qui bénéficie du soutien de la fondation Singer-Polignac.

Orgue Historique de Fresnes - Buenafuente del Sistol (1768)

COMPOSITION

Tous les registres sont coupés en basse et dessus entre le do³ et le do^{#3}.

Tempérament mésotonique 392Hz.

MAIN GAUCHE

Violon	Bourdon 8'
Flutado	Montre 4'
Docena	Quinte 2'2/3
Quincena	Doublette 2'
Decinovenay	Petite quinte II
Ventidosena	1'1/3 + 1'
Lleno III	Plein jeu III
Cimbala III	Cymbale III

Trompeta Real	Trompette 8'
Bajoncillo	Chamade 4'

Pajaritos	Rossignol
Gaitas	Musette

MAIN DROITE

Violon	Bourdon 8'
Flutado	Montre 4'
Docena	Quinte 2'2/3
Quincena	Doublette 2'
Decinovenay	Petite quinte II
Ventidosena	1'1/3 + 1'
Lleno III	Plein jeu III
Cimbala III	Cymbale III

Corneta Magna VI	Cornet VI
Trompeta Real	Trompette 8'
Clarin	Chamade 8'



IN MODO PASTORALE

*“In an age in which it is said that art and science are being stifled by politics, what we are going to attempt is an art and science expedition. (...) We are going to visit Corsica, Sardinia, Italy, Sicily, etc. and we shall be publishing almost as we wend our way. Every gust of wind that blows towards France will carry a few pages that we have written on the very land that inspired them, packed full of local colour and still hot off the press from each experience.”*⁸

Although I felt that Dumas’s enthusiastic idea was an incredibly promising one and it led to my own scheme involving this musical sketchbook based around a trip to the island, the fact is that I’ve never even been to Sicily and that the “memories” narrated on the various tracks of this recording are totally made-up - actually, they’re “memories” of a journey which didn’t involve going anywhere at all, given that I came up with the idea in the middle of lockdown in spring 2020. All the same, there was plenty that I could draw on from the many writers and travellers - some long ago, some more recently - who have given us their impressions of an island which makes a perfect setting for stories, daydreams and legends. Then, in order to round off my little deception, I needed a partner-in-crime, someone who’d be a false witness yet who’d also genuinely share the journey with me, so I chose Bernardo Storace, a vitally important yet shadowy, enigmatic musical figure of the *Seicento* period in Sicily.

What little we know about his life comes from the few details he deigns to give us in the frontispiece to his one work for the keyboard, published in Venice in 1664; although it has neither a dedication nor even the publisher’s name, it does describe him as “Vice-choirmaster at the highly illustrious Senate of the Noble and Exemplary City of Messina”. We have no idea when he was born and died, let alone about his education or the circles in which he may have moved, but there is also another mystery - why was his collection published in Venice? The Most Serene Republic certainly was

an important centre for music publishing, but might this suggest that Storace was originally from the Venice region and only moved to Sicily later on, or was it merely that he hoped to ensure that the work he produced far away on the island at the heel of Italy would reach as wide an audience as possible? Or perhaps he had a hunch that this would keep his work safe from the ravages of time, remembering the tragic earthquakes that the Sicilian city has so often suffered - either way it’s incredibly lucky for us that he did! All these unanswered questions serve only to increase the powerful fascination exerted by the music of an eternally faceless composer with no biography, who seems to want to stay out of the spotlight and slip free from the clutches of chronology leaving just the fruits of his genius, often inspired by timelessly enduring traditional songs combined with bass parts that seem to keep on going until they reach the point of exhaustion.

Along with a selection of pieces by the Sicilian master, I’ve slotted two short improvisations of my own into the programme for this record; one uses a Northern Italian dance called *La Bergamasca*, and the other *La Trombetta*, also known as *Girometta*, which is based on an Italian Alpine folk song. This is just a way of keeping the hoax going a little longer, to the point where we might even believe Storace is still in the land of the living: a blind old organist huddling in an organ gallery somewhere in the country, and that I’ve managed to record some of his fascinating anecdotes on my Dictaphone...

The only luggage I’m taking with me is first of all a little rectangular spinet with a rustic mechanism that’s pure poetry - it’s the kind of instrument you might come across in the streets or at a funfair, but it can also trot out even the most mournful of counterpoints. Then I’m also taking a copy of a great Italian harpsichord with two equal registers and a full sound on which to play the dances, Baroque palace music and operatic *lamentos*. Their chords sacrifice the usual pure thirds to allow the faraway modulations that the composer used to love bringing into some of his most passionate *passacaglias*. The wonderful historic Spanish organ which, thanks to the admirable care lavished upon it by a charity organisation, has resided in a church in the Paris suburbs for a number of years, was the delicious final touch to my fictional saga and sometimes it’s accompanied by a whole host of percussion instruments from all over the place,

22 ⁸ PAlexandre Dumas, *La Méditerranée et ses Côtes* (The Mediterranean and its Coasts), 1834

plus a terracotta Provençal water whistle in the shape of a nightingale. The organ's straightforward registers and implacably pure thirds - and above all its *en chamade* stop - make it a movingly wild instrument, rather in the way that Sicilian bagpipes can sometimes be.

For my own amusement, I'm pretending that this sonic herbarium is a collection of important cultural artefacts, but there are also a few whispers from the real world, such as the radio, a market, village religious festivals, motorbikes, etc., used as preludes to some of the pieces. While these are partly a way of keeping up the pretence that I'm on a journey, I also hoped that they'd help to anchor the pieces in the landscapes and settings they conjured up into my mind. To end with, together with this invitation to join me on my journey, there is the little body of texts below⁹. I've spent a lot of time living with the authors and I could never work out which of them came along first and inspired the plan to make this record and which turned up afterwards and added to the sense of a musical adventure. Although times change and the guitar has replaced the spinet just as Dumas's romantic tarantella and the *Valzer Brillante* replaced the original *chacottes* and *passacaglias*, the power to cast a spell remains the same.

So, because needs must, the journey on which you embark alone in your room can be just as rewarding as an expedition to the ends of the earth - and it can become something truly amazing when it manages to stir emotions shared by open-hearted listeners.

Marouan MANKAR-BENNIS,
Pantin, february 2022

Marouan MANKAR-BENNIS

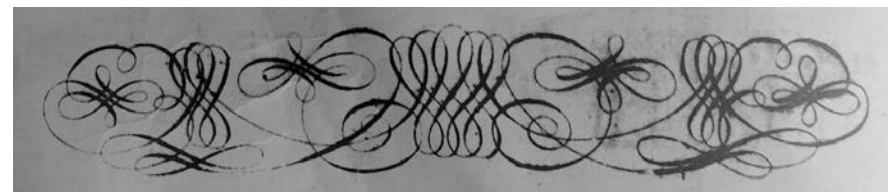
Marouan Mankar-Bennis is a French harpsichordist of Italian and Moroccan descent. He began studying music at Limoges conservatoire at a young age, then honed his skills with the harpsichordist Elisabeth Joyé, who was to have a crucial influence on his artistic career. He then joined the CNSM in Paris where he won harpsichord and basso continuo prizes in classes taught by Olivier Baumont, Blandine Rannou and Kenneth Weiss. At the same time he studied the clavichord, the organ and the pianoforte and completed his education at various summer academies where he attended classes taught by Bob van Asperen, Nicolau de Figueredo, Jos van Immerseel and Pierre Hantaï.

His engagements as both a concert performer and a choirmaster led him to work regularly with Vincent Dumestre, the conductor of Le Poème Harmonique with whom he has performed in London, New York, Brussels, Krakow, Saint Petersburg, Vienna and Tokyo.

He was also asked to give recitals on the harpsichord, the clavichord or the pianoforte and made a critically-acclaimed first record based around the works for the harpsichord of Jean-François Dandrieu for the L'Encelade label.

He recorded the first cycle of Michel Lambert's *Leçons de Ténèbres* with the baritone Marc Mauillon for Harmonia Mundi, plus François Couperin's *Suites for Viol and Basso Continuo* with the gambist Claire Gautrot for L'Encelade.

In 2018, he founded the "La Lyre d'Orpheus" ensemble which has received support from the Singer-Polignac foundation.



⁹ Unfortunately we haven't been able to include translations of these as we needed to keep the size of the booklet down

Enregistrement réalisé du 26 au 28 octobre 2020
au Domaine de la Chaux, Alligny en Morvan (Nièvre) et
le 11 octobre 2021 en l'église Saint-Eloi de Fresnes (Val-de-Marne)

Prise de son et direction artistique : **Ken Yoshida** (clavecin-épinette)
et **Lucas Joseph** (orgue)

Direction artistique générale et montage : **Ken Yoshida**

Accord du clavecin et de l'épinette : **Jean-François Brun**

Design graphique : **Fokko B**

Traduction anglaise : **Nick Halliwell**

Photo de couverture : "Pescheria Azzura", Naples 1986,
de la série "Intérieurs" (détail) © **Jean Marc Tingaud**

Portraits de Marouan Mankar Bennis : © **Yannis Roger**

Photos de l'enregistrement : © **Marouan Mankar-Bennis**

Photos de l'orgue de Fresnes : © **Antoine Thiallier**

*Que soient ici chaleureusement remerciées toutes les personnes qui de près ou de loin
m'ont accompagné dans la réalisation de cet enregistrement et en particulier
Jeanne Jourquin, Anne-Marie Blondel et Géraud Chirol, Arnaud Carron et
Arabella Cortese, Jean-Marc Tingaud, Stéphane Breyer, Pierre de Chambure et
Diana Horse, Jean-Pascal Lamand, Yannis Roger et Hélène Houzel
ainsi que toute ma famille.*

Marouan Mankar-Bennis

Suivez l'actualité de L'Encelade sur son site www.encelade.net
et sur la page Facebook www.facebook.com/lencelade

